

Un premier discours

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **44 (1915)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les méthodes qui laissent l'élève passif, qui bornent son rôle à écouter et à reproduire les explications du maître, tombent de plus en plus en désuétude ; elles sont remplacées par des méthodes plus vivantes, qui stimulent les forces intérieures, qui excitent à penser et provoquent l'effort personnel. Ces dernières établissent une union plus étroite entre l'activité intellectuelle et l'activité des sens et des muscles. L'observation directe, l'expérience, l'action réfléchie supplantent partout le verbalisme ; on s'efforce de donner à l'écolier un rôle plus animé, mieux en harmonie avec les besoins de son âge qui est tout entier vie et mouvement ; on cherche à le faire collaborer plus directement aux progrès de son instruction et à la culture de son intelligence, à substituer, dans une plus large mesure, son activité à celle de son maître et à réaliser ainsi cette parole de H. Spencer : *enseigner le moins possible et faire trouver le plus possible.*

Alphonse WICHT, *instituteur.*



Un premier discours ¹

C'était en 1851. Est-ce qu'il y en a encore des inspecteurs de ce temps-là ? Mon Dieu, il en reste au moins un ! celui qui extrait de ce qu'il appelle prétentieusement ses Mémoires, des souvenirs qui le rapportent à ses vingt-sept ans.

Vingt-sept ans !... c'est-à-dire qu'il était jeune d'espérance autant que d'années, qu'il croyait à bien des choses auxquelles il a beaucoup moins cru plus tard. Il avait notamment une foi ardente dans les conférences. On va voir comment il l'a presque perdue dès le début de sa carrière.

« J'arrive à mon premier poste. C'est un arrondissement tenant, comme disent les notaires, d'un long à la Loire, de l'autre au reste du département. La physionomie en est fort diverse. A l'est, ce sont, sinon des montagnes, du moins des collines se haussant jusqu'à deux ou trois cents mètres ; des vallées en conséquence, tantôt creusées en gorges profondes, tantôt s'épanouissant entre des pentes douces qui s'écartent pour faire de la place aux prairies et aux vignobles. Vers l'ouest, les ondulations s'abaissent peu à peu et s'en vont mourir sur un maigre et vaste plateau.

¹ Tiré du *Manuel général*, année 1893, par M. Joseph Page, instituteur.

Il compte vingt-cinq lieues en longueur, sept ou huit en largeur. La bourgade qui lui sert de chef-lieu est à une de ses extrémités longitudinales, perchée sur le haut d'un pain de sucre du haut duquel de mauvais plaisants prétendent que je devrais faire mes inspections avec une longue-vue. Un assez grand nombre de cantons et de communes ; une centaine d'écoles perdues dans les vallées, accrochées aux montagnes ou noyées là-bas, dans les landes et les sapinières. Tel est le champ qui m'est donné à cultiver, je puis dire à défricher.

La loi de 18... est loin d'avoir encore produit tous ses effets dans ces parages. Il y a des écoles que mes prédécesseurs, inspecteurs et sous-inspecteurs, ont créées avec peines et sueurs, mais quelles écoles !

De pauvres locatures, des taudis enfumés où l'on a installé tellement quellement des tables cédées par des cabarets en voie de progrès ou en déconfiture. Il y a des traditions, mais quelles traditions ! Des habitudes invétérées de sommeil et de laisser-aller. Il y a des méthodes, mais quelles méthodes ! Simplement les routines d'antan : le premier livre de lecture et l'antique abécédaire et celui-ci a pour successeur le *Psautier de David*, puis la vénérable *Morale en action*, de L.-P. Bérenger, puis la *Civilité chrétienne*, qui est (on n'a jamais su pourquoi) imprimée en caractères gothiques et augmentée (on ne sait pourquoi non plus) des harmonieux *Quatrains de M. de Pybrac*, puis enfin des contrats exhumés des coffres de la famille. L'enseignement est soi-disant simultané ; il ne l'est qu'en ce sens que des divisions plus ou moins nombreuses viennent comparoir à tour de rôle à l'estrade du maître et s'en retournent bientôt « étudier » aux banes ou aux tables. Il y a des maîtres, mais pas mal d'entr'eux rappellent encore ceux que la grande enquête de 1833 a trouvés en fonctions et dont l'ouvrage de M. Lorrain nous a gardé les si tristes et si navrants portraits.

Les normaliens se comptent chez moi : mon ressort, considéré comme la Sibérie ou le Sahara de la région, ne les attire, ni ne les garde. Du reste, comme l'homme est fils du sol, ils ne tardent pas à vérifier ce que César a dit quelque part de leurs ancêtres, à justifier les notes que je lis à la suite de leur nom sur les « états de situation : « mou, sans énergie... caractère faible... se laisse facilement entraîner ». Ils ne déteignent pas encore sur le milieu : c'est, au contraire, le milieu qui déteint sur eux et qui les absorbe. Ils retournent presque fatalement aux vieux errements dans lesquels ils ont été élevés. Mais ce dont j'ai le plus à me plaindre, c'est

le peu de respect de mon monde pour le règlement, c'est le sans-gêne avec lequel on laisse la classe et les élèves pour se rendre aux foires et marchés, voire pour fréquenter les cabarets et auberges. Depuis que les six cents francs viennent quand même, l'instituteur est généralement porté à considérer l'école comme une rente ; il ne la fait qu'à ses jours et à ses heures ; il la sacrifie sans vergogne à sa petite exploitation (il est presque toujours du pays), à son petit commerce, à ses assurances, à ses arpentages, à son greffe de mairie, etc. Les populations, assez indifférentes pour l'instruction, ferment volontiers l'œil, si elles murmurent, c'est si bas, si bas que l'inspecteur même peut à peine les entendre.

M. le maire n'a souci que d'avoir un secrétaire qui écrive et administre pour lui. M. le délégué cantonal, d'institution toute fraîche, ne sait encore que faire de la haute mission dont les circulaires ministérielles lui disent qu'il est investi. Bref, je suis seul pour tant de réformes qui me semblent s'imposer. Il va sans dire que, dans l'ardeur de mon âge, dans ma foi à l'instruction primaire — foi qui sent un peu le fagot en ce moment — il me tarde de les entreprendre ; je voudrais être partout pour réveiller les endormis, faire régner la règle, non « pour rimer », mais pour enseigner « des chemins tout nouveaux ».

Malheureusement je suis loin, à près de vingt lieues de mes marches et frontières, des cantons qui auraient le plus besoin d'être secoués et surveillés. En outre, en dehors de quelques routes nationales et départementales qui courent en lacets, aux flancs de mes montagnes, ou qui se déroulent en interminables rubans d'argent dans ma plaine de l'ouest, je n'ai pour voies de communications que des fondrières conduisant tortueusement d'un clocher à un autre, ou de grands fossés qui s'entre-croisent autour des héritages, ou bien encore d'étroits sentiers qui vous égarent à travers les « bouchetures » et les échaliers.

Dans ces conditions, nous ne cheminons que lentement. C'est peut-être pour cela que nous ne pouvons apparaître sur un point sans être annoncés immédiatement dans toutes les communes environnantes. Dès lors, adieu les utiles surprises, je dis « utiles » surprises, parce qu'il est bien qu'un chef de service voie ses subordonnés autrement, pour ainsi dire, que sous l'habit du dimanche, prêts pour la revue qu'ils s'attendent à passer. Ce n'est qu'en arrivant à eux à l'improviste qu'il pourra bien juger de leur allure habituelle, par suite, les apprécier à leur juste valeur, louer ou blâmer

à bon escient et répartir avec équité les récompenses dont il dispose. Il n'en est pas ainsi pour nous, du moins pour moi : avertis, je ne sais par qui ni comment, de mon approche, mes instituteurs se mettent au port d'arme et s'y tiennent tant qu'ils me soupçonnent à l'horizon. Je m'imagine que cela tient à mon éloignement et à la lenteur de ma marche. Si je pouvais me transporter plus rapidement et avec moins de fatigue, tout en irait mieux, il me semble, et me voilà rêvant d'un moyen de locomotion à la fois rapide et peu coûteux. Un cheval ?... c'est trop cher ; mais un âne ?... c'est sobre, patient, bon compagnon, robuste, idoine à la fois à la montagne et à la plaine... Oui, j'aurai un âne.

(A suivre.)



Conférence officielle du IV^{me} arrondissement B.

à Fribourg, le 5 décembre 1914

Décidément, cette terrible guerre
N'en finit pas. Quatre mois de combats
Ont remplacé le calme de naguère,
Et l'on ne voit que passer les soldats.
Combien de nous ont quitté leur école
Pour s'en aller au seuil bleu du Jura ?
Vers ces vaillants, notre salut s'envole,
Et ce salut, c'est un triple « Hourra ! »

C'est vous dire, chers lecteurs, que Madame la Guerre n'a pas permis que nous fussions au complet à la conférence d'automne ; mais cela ne signifie point que le travail ait été raccourci. Songez donc que, de 9 heures à midi bien passé, deux orateurs nous ont tenus sous le charme de leur parole ! Le premier nous a rappelé que la pierre angulaire du progrès scolaire, c'est l'ordre dans toutes les parties de l'enseignement, même dans la fameuse « paperasse », n'en déplaise à ceux qui lui préfèrent le père « Jass » !

Très courtoisement, M. l'inspecteur Risse, après nous avoir comptés du regard, nous souhaite une cordiale bienvenue. C'est la première conférence d'arrondissement pour 1914, celle de mai n'ayant pas eu lieu pour diverses raisons. Puis, M. l'Inspecteur nous donne connaissance d'une lettre de l'honorable Direction de l'Instruction publique, ordonnant l'uniformisation de l'écriture dans nos écoles. Il nous recommande ensuite de lire le règlement scolaire et d'agir conformément aux prescriptions qui y sont formulées, à l'art. 123, par exemple. Lisons aussi l'extrait du règlement qui figure sur la couverture des livrets scolaires, et bien des erreurs, retards, oublis, dans la transmission des dits livrets ou dans leur mise à jour seront évités. N'oublions pas d'établir, pour le jour de l'examen, un tableau de progression